

—Ma chère Hélène ! s'écria Georges, d'une voix ardente, je savais que j'étais tout pour toi, et pourtant, ton amour est plus grand encore que je ne me l'étais imaginé... Moi aussi, je t'adore cent fois plus... Quand je serai revenu, nous serons unis d'une façon indissoluble... Nous ne nous séparerons plus jamais... jamais.

Cette fois, Hélène était vaincue. Elle eut encore une sensation d'écroulement en constatant qu'elle n'avait plus la force de lutter.

Il reprit, d'une voix persuasive :

—Fanfan te reste... De plus, Carmen et son mari ne sont-ils pas là ?

—Oui, murmura-t-elle, il n'y aura que toi d'exilé !

—Maintenant, poursuivit Kerlor, il est possible que Saint-Hyrieix soit forcé de partir... Bien que sa mission tarde bien... Ce n'est peut-être pas très charitable pour lui le souhait que je vais exprimer, mais tant pis... Je souhaite qu'il ne soit nommé ambassadeur qu'à mon retour... Ne va pas lui dire cela, au moins, à ce bon Firmin.

—S'il quittait la France, répondit Hélène, j'irais t'attendre au château de Kerlor.

Georges soupira.

—Ah ! je voudrais bien que ma mère fût encore à Paris... Tu pourrais compter sur une tendresse de plus... Mais, la chère femme se porte mieux en Bretagne... D'autre part, elle croirait que tu ferais un grand sacrifice en allant, avec ton fils, t'installer auprès d'elle... Reste à Paris... C'est de tous points préférable...

—Je t'obéirai, mon ami.

Carmen et Saint-Hyrieix furent douloureusement surpris quand Georges leur annonça son très prochain départ.

Saint-Hyrieix voulut présenter quelques objections ; elles ne pouvaient obtenir aucun succès.

—C'est bizarre, dit Firmin en se résignant, je n'aurais jamais cru que ce serait vous qui vous expatrieriez le premier.

—Je vous confie Hélène, je vous confie mon enfant, répondit Kerlor.

—Vous pouvez partir tranquille, mon cher Georges, je me monterai à la hauteur de la tâche... J'ai épousé votre sœur... Vous m'avez sauvé la vie... Je suis de ceux qui n'oublient jamais.

L'heure des adieux était arrivée. Hélène avait fait appel à tout son courage pour ne pas défaillir.

La pauvre femme, le cœur brisé, se souvenait du jour où son père, le marquis de Penhoët, avait quitté la Bretagne pour la dernière fois.

Lui aussi, il assurait à sa compagne qu'il reviendrait bientôt. Il partait plein de confiance, ne doutant pas de sa réussite. Il avait embrassé la marquise avec l'ardente effusion que Georges venait de montrer.

Il avait pressé longuement sa fille sur son cœur comme Georges le faisait pour Fanfan.

Le Mexique qui avait enlevé à Hélène son père lui rendrait-il son mari ?

Dans son âme désemparée, la jeune mère éprouvait de cruelles tortures, d'autant plus affolantes qu'elle était forcée de les dissimuler, car Georges avait eu raison de le lui dire : il ne fallait pas qu'elle cherchât à le décourager.

C'était pour elle, c'était pour Jean qu'il partait. La comtesse de Kerlor devait subir sa destinée et répondre à la force de caractère de son mari par la plus courageuse fermeté.

Une scène déchirante eût été indigne d'eux.

Georges étreignit une dernière fois sa femme et son enfant et partit.

LXII

L'HOTEL DE LA RUE DE CHAZELLES

Mme Paul Vernier venait de sortir de son bain ; sa femme de chambre l'avait enveloppée d'un peignoir spongieux, qui dessinait admirablement les contours de ce corps si bien modelé, que le sculpteur n'avait pas voulu d'autre modèle pour la Bacchante exposée avec succès au Salon, puisqu'elle avait obtenu une médaille.

Mariana, avec sa grâce toute languissante, s'était assise sur un sofa ; avant de procéder à sa toilette, elle éprouvait le besoin de se recueillir.

Annie, la camériste anglaise, attendait le bon plaisir de sa maîtresse.

Paul Vernier entra.

La camériste sortit discrètement.

—Ah ! c'est vous, s'écria Mariana, avec un petit geste de lassitude.

Elle daigna tendre la main à son époux.

—Je ne suis pas trop indiscret ? demanda Paul avec son bon sourire.

—Pas trop, répondit-elle.

—Je t'ai à peine vue ce matin... Tu dormais quand je me suis levé, et je n'ai pas voulu troubler ton sommeil.

—Vous avez quelque chose à me dire ?

—Oui, ma chère Mariana.

Paul hésita un peu ; puis enfin, il parut prendre courageusement son parti et s'écria :

—Ma chère amie, vous allez encore m'accuser de pusillanimité, mais il faut que je vous avoue mes inquiétudes.

—Avouez, mon ami.

—Nous dépensons beaucoup d'argent.

Elle le regarda avec son expression hautaine, qui exerçait toujours sur lui une influence irrésistible et repartit :

—Est-ce que nous n'en gagnons pas beaucoup ?

—C'est vrai... Mais je suis toujours un peu effrayé.

Mariana haussa ses jolies épaules.

—Depuis que nous avons quitté le quartier de l'Observatoire pour habiter ce coquet hôtel de la rue de Chazelles, je me sens toujours un peu sous le coup du vertige.

—La prospérité vous effraie.

—Je le reconnais.

—Eh bien, moi, mon ami, c'était la médiocrité qui me produisait cet effet dissolvant.

—Aussi, je suis heureux ma chère femme, de te voir entourée de tout ce bien-être...

—Que désirez-vous de plus ?

—Mais, malgré moi, je crains que nous n'allions trop vite.

—Enfin, parlez, qu'est-ce qui vous préoccupe ?

—C'est le terme dans quelques jours.

—Je l'ai mis de côté.

—Vraiment ?

—Fouillez dans ma table, à droite...

—Tu m'autorises...

—Une femme n'a pas de secrets pour son mari.

Il ouvrit le tiroir et vit une liasse de billets de banque épinglés.

—Comptez, fit Mariana, il y a quinze cents francs.

La figure de Paul s'épanouit.

—Je croyais vous avoir dit, reprit-elle avec une petite moue de compassion, que je me chargerais désormais de tous les détails du ménage... Il a bien fallu que je prisse cette détermination, puisque mon mari, en sa qualité de grand artiste, descend difficilement de son nuage... Je reconnais franchement que j'ai éprouvé tout d'abord certaines répugnances à exercer ce métier de petite bourgeoise, pour lequel ma naissance et mon éducation ne m'avaient pas faite... Puis, j'ai trouvé cela amusant, et je me suis posé cette question : Si mon mari n'arrive que très péniblement à tenir ses engagements vis-à-vis de moi, ne puis-je, moi, qui n'ai rien promis, lui faire atteindre le but qu'il a rêvé ?... Les femmes sont plus expéditives que les hommes, mon cher.

—C'est vrai.

—Avant tout, il fallait quitter notre Thébaïde de la rue Casini... On ne vivait pas dans ce trou... Je me demande encore comment vous pouviez y travailler.

—Je t'assure que je m'y trouvais fort bien...

—Ce qui prouve une fois de plus votre égoïsme.

—Oh !... Moi qui ne pense qu'à toi... Moi qui n'ai d'autre volonté que la tienne... Moi qui ne travaille que pour toi !

—Egoïsme tout relatif, mon cher... Faites-moi donc l'amitié de me comprendre et de ne pas m'attribuer des intentions que je n'ai jamais eues...

—Nous étions très bien là-bas... Nous nous adorions...

—Une chaumière et son cœur !

—Evidemment, mon devoir était de ne pas m'endormir dans cette douce quiétude.

—Vous le reconnaissez.

—Mais, je me demandais souvent si nous ne regretterions pas plus tard ce nid charmant.

—Et moi, monsieur, j'avais d'autres ambitions un peu plus en rapport avec votre talent, avec les traditions de ma famille.

—Je m'incline.

—La maison rustique de Kernéis, bien que nous y ayons passé de doux moments, ne constituait pas mon idéal en matière de propriété.

—Mon oncle le recteur a été si heureux de nous l'offrir !

—Ce bon abbé Victorien ! Il croyait évidemment vous donner un château... Celui des Sainclair était un peu plus vaste.

—Je n'en doute pas.

—Il était plus grand que celui de Kerlor.

—Il devait être magnifique.

—Rien ne prouve que nous ne le reconstruirons pas.